

Carrefour giratoire

François Martin

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, F. (2016). Carrefour giratoire. *Moebius*, (148), 35–42.

FRANÇOIS MARTIN

Carrefour giratoire

*T'es dans la rue, tu viens d'apprendre
La liberté.*

Gilles Vigneault

Quoi qu'il arrive, on a *toujours* le choix, disait ma mère. Moi, le nez en l'air et les mains enlisées dans les poches trouées de mon vieux manteau, je l'ai probablement perdu en chemin, avec la plupart de mes repères et de mes belles illusions. Le poids des années m'a depuis peu contraint à courber l'échine et les aléas de mon quotidien m'ont fait accumuler tant de cailloux dans mes espadrilles – scories d'une existence en cavale – qu'il m'a fallu me résigner à m'asseoir et à souffler un peu. *Plus le choix*. Un jour, peut-être, si je trouve en moi le courage, je me relèverai et poursuivrai mon chemin. Dieu sait que j'ai marché droit, dans ma prime jeunesse. Aussi, la première balise de ma route tortueuse me semble-t-elle bien lointaine, maintenant. Heureusement, quelques odeurs m'y ramènent encore.

J'ai vu le jour sur une rue anonyme où on n'apercevait de l'asphalte que sur le toit des maisons. Pour accommoder le facteur et les étrangers qui auraient pu s'y égarer, on s'était résolu à baptiser cette longue bande de terre du même patronyme que ses locataires les plus nombreux. Or, rien ne permettait de situer le rang Fortin hormis les piailllements de ses enfants et les palabres de ses commères. Les mauvaises langues disaient de papa qu'il avait pourtant dû y déceler un panneau « sens unique », puisqu'un jour il

est parti sans jamais revenir. Cette rue oubliée de tous était notre Colisée, notre piste de course, le théâtre de notre frivolité juvénile. En coulisses, nos parents jouaient une tout autre pièce, s'échangeant bien malgré eux les rôles de l'ivrogne, de la matrone, du cocu, de la sorcière, du quidam suspect, de la ménagère à la cuisse légère et du fou du village. Une *commedia dell'arte* dérobée aux regards, où personne ne brillait vraiment.

À l'adolescence, le vent de fraîcheur qu'apportaient les cousins de la ville en visite me souleva aussi, porteur de promesses et exhalant l'aventure. Le temps où on s'usait aveuglément le corps pour assurer sa subsistance était révolu, devisait Félix entre deux gorgées de Canada Dry. Il fallait désormais s'user l'esprit, quitte à le perdre un peu ! Lorsque, debout sur une chaise dans notre petite salle à manger, il déclamaient quelques vers de Miron, superbe avec ses cheveux gominés et sa chemise immaculée, ma mère qui n'y trouvait rien de bien séant lui reprochait sans conviction d'être parti s'abrutir à Montréal. Bientôt, les mailles de ses filets élimés ne suffirent plus à me retenir et je me volatilisai à mon tour.

Dans la métropole, Félix m'initia à l'univers des noctambules et m'aida, moi qui avais l'habitude de me lever aux aurores, à en percer les plus subtils arcanes. Je réalisai bien vite que sainte Catherine, patronne des vieilles filles, avait aussi donné son nom à une longue rue pour le moins dégourdie. Marchant dans les pas de mon cousin, ce petit dandy s'imaginant voyou, je fis mon entrée au collège, où j'étudiai la littérature. Après les cours, Félix et moi faisions la tournée des bars au rythme des fréquentes ondées d'automne et montions de temps à autre chez ces filles désabusées à qui nous avions susurré des mots d'amour volés à Baudelaire et Neruda. Lorsque nous recueillait la rue surmenée, le bitume encore humide faisait miroiter une mosaïque de lumières bigarrées sur lesquelles nous nous guidions jusqu'à nos chambres.

Au gré de ces « bacchanales estudiantines », comme disait Félix, le chant des boulevards se fit plus attrayant que celui des austères bancs d'école. Ce n'était pas entre les murs du collège que nous allions apprendre à vivre ! Nous voulions saisir chaque opportunité, être au diapason de notre époque et laisser croupir dans la leur les aèdes empoussiérés de jadis.

Fatigués d'annoncer du Rimbaud, du Verlaine et même du Nelligan, nous souhaitions ouvrir les fenêtres, aérer un peu, sortir entendre les Godin, Gauvreau, Vanier, Péloquin, Fiori, Charlebois, Langevin et Miron. La rue était devenue la tribune de toutes les mouvances, le canevas de tous les artistes, le porte-voix de tous les poètes. Est-ce parce que le monde était lui-même devenu trop bruyant que notre urgence de vivre s'exprima par un tel cri collectif?

Comme toute bonne chose, ça ne devait pas durer.

À l'instar de nos voix et de notre ferveur s'éteignirent une à une les lumières de la rue. Trop pleine, celle-ci commença à nous rejeter, puis à nous trahir. Ne sachant toujours pas ce que je voulais faire de ma vie, je retournai piteusement frapper aux portes du collège, où j'espérais prolonger (*éterniser*) mes études. Avec une sorte de dédain protocolaire, on me fit comprendre que je n'y étais plus tout à fait le bienvenu et qu'il me faudrait, de toute façon, tout recommencer : trop longtemps j'y avais brillé par mon absence. Les plus dociles parmi mes camarades d'infortune parvinrent à se réfugier dans les usines et les magasins à grande surface qu'avaient entre-temps fait pousser nos voisins du Sud. Moi, tétanisé, je laissai si longtemps retomber la poussière que je finis par me confondre avec elle.

Pendant un certain temps, cette déchéance me parut noble. À mes yeux, nous étions ceux qui avions tout vu, tout fait. Loin de maudire le sort et son iniquité, nous nous en gaussions, retirant même une certaine fierté à vivoter ainsi en retrait du monde. Du haut de notre quartier général de joyeux paumés, nous toisions avec mépris tous ces automates qui circulaient à la queue leu leu sur les trottoirs, hagards prolétaires contre la prolifération desquels nous avaient mis en garde Kafka et Orwell. Entre nos coulées de fiel et nos éclats de rire, nous entonnions en chœur l'hymne de Renaud : « Société, société, tu m'auras pas ! »

Puis, à l'instar du chanteur, « j'ai vu pleurer mes copains ». Ces derniers, comme ceux de Rutebeuf, furent tour à tour dispersés par le vent. Il faut reconnaître que nous n'avions pas les racines bien solides. Je perdus même de vue mon cousin Félix, que je tenais désormais pour le sherpa de ma dégringolade. Confronté à cette impasse,

je ne vis d'autre solution que de retrouver ma première balise, quelque part au bout du rang Fortin.

Maman était très malade. Dans la maison, le silence qui engluait chaque instant me sembla plus assourdissant encore que l'agitation de la ville. Sans me tenir tout à fait responsable de son état, la parenté venue se relayer à son chevet me reprocha mon exil, mon absence, mon abandon, mon égocentrisme. Un soir, ivre de colère, ma tante Jeanne me compara à mon père et me traita de lâche. Le cœur fissuré comme le bois du plancher dont je ne pouvais plus lever les yeux, je lui donnai raison, pris le premier bus et regagnai la rue.

Ma vie avait changé de tempo. J'avais toujours au corps cette urgence d'être en mouvement. Était-ce l'angoisse qui me triturait ainsi ou avais-je simplement des fourmis dans les jambes? Chez un couple d'amis ayant eu la grande bonté de m'héberger, je me délectais de magazines littéraires ou de vulgarisation scientifique. Dans l'un d'eux, on abordait la théorie d'Einstein selon laquelle un corps qui voyagerait à la vitesse de la lumière ne serait plus affecté par la temporalité. Le voyageur constaterait ainsi le vieillissement et la décrépitude des organismes qui s'offriraient à sa vue sans en être lui-même l'objet. Aussi avais-je le sentiment, en errant sur la rue sans jamais m'arrêter, de tromper un tant soit peu l'inéluctable course du temps. J'y tournais en ronds, dans mon propre carrefour giratoire. L'illusion opéra si bien que j'en vins à ne plus savoir quel jour nous étions. On s'en doute, je vis malgré tout succéder les années et – lorsque mes amis quittèrent la ville – les refuges, les centres d'aide et les soupes populaires.

Petit à petit, les aidants eux-mêmes vinrent à manquer de ressources. Les plus aigris accusèrent les politiciens et leurs innombrables coups de dés. Je me réfugiai alors à la bibliothèque, puis dans des cafés et des commerces desquels on m'expulsait invariablement au bout de quelques heures, craignant davantage pour sa propre image qu'on n'était horrifié par la mienne. Par nostalgie, j'allai un jour trotter devant les locaux d'un refuge pour sans-abris que

j'aimais bien et qu'on avait fermé quelques semaines plus tôt. On en avait fait un « spa canin », un salon de toilette pour bichons de yuppies ! Pour tempérer ma hargne, j'imaginai le visage des employées si j'y étais entré pour demander qu'on me fasse un shampoing.

Mon âge vénérable, mon langage soigné, ma dégaine de « gentil géant » et ma barbe de Père Noël m'attirèrent la sympathie, voire le respect des autres égarés. Plusieurs d'entre eux ont l'âge d'être mes petits-enfants et me visitent avec un enthousiasme sincère, à mon coin de rue. Certains employés de la bibliothèque, lorsqu'ils me saluent, me surnomment Porthos, et ça me plaît bien. Quand le cafard se fait trop lourd, je lève le camp et vais entendre les musiciens du métro. J'y croise aussi ceux qu'on surnomme « les magiciens », qui en échange de quelques pièces ou d'un peu de chaleur vous offrent ces cachets qui vous font tout oublier. Un bonheur factice, je le sais bien. Mais c'est quand la rue s'anime, quand elle reprend ses droits, que je suis réellement heureux. Quand les étudiants l'envahissent pour manifester leur indignation, quand les festivals me font voir un monde qui m'est d'ordinaire interdit, quand partout fourmillent les touristes et les vacanciers à qui je pourrai soutirer de quoi acheter un hot dog vapeur et une frite. Quand j'ai raison, moi aussi, de sourire et de croire que j'ai *toujours* le choix.

Je me demande parfois à quel âge les enfants apprennent à se méfier de la différence. Sans bravade, sans effroi, sans même une once de répugnance, cette petite me regardait droit dans les yeux, hier matin, sa menotte délicatement refermée sur un pan du manteau de sa grand-mère. Cette dernière était en pleine causerie avec une amie, à l'entrée d'un café, et la blondinette de trois ou quatre ans attendait sagement que survienne le moment des au revoir. Assis sur le trottoir, à quelques mètres de là, j'en étais à rafistoler l'un de ces jouets que j'avais pris l'habitude de bidouiller pour tuer le temps (chevaux, trains, fusées et petites voitures faits de cannettes vides, de trombones, de crayons cassés, de bouts de bois ou de plastique et autres menus objets trouvés

dans les ruelles). La veille, Poitras m'avait déniché sur Beau-bien un bouchon de liège pour remplacer celui qui faisait office de roue arrière sur mon camion et qui avait fini par s'égrener. Le « pneu » changé, j'avais doucement fait rouler le petit engin, qui s'était arrêté à mi-chemin entre la fillette et moi. Tout sourire, elle avait abandonné sa grand-mère, ramassé le camion et, sans une seconde d'hésitation, elle était fièrement venue me le remettre. Sa joie était contagieuse et j'eus l'impression, un bref instant, qu'elle partageait avec moi un peu de sa candeur. La jeune grand-mère tourna alors la tête de notre côté.

— Alice ?

En guise d'explications et pour éviter à la petite des remontrances inutiles, je lui montrai le jouet et le fis à nouveau rouler entre Alice et moi, espérant ainsi désamorcer ses craintes. La dame s'approcha, prit la main de sa petite-fille et la fit malgré tout reculer de trois pas. La gamine affichait déjà une moue boudeuse.

— Aimerais-tu le garder, ma grande ? lui demandai-je.

Elle hocha mollement la tête de haut en bas. Avec un léger soupir, sa grand-mère me prit le camion des mains, l'inspecta un moment, puis farfouilla dans son sac, agacée. Elle en extirpa finalement un billet de cinq dollars, qu'elle me tendit avec un sourire embarrassé.

— Laissez, madame. Comme on dit : quand on n'a rien, on vaut ce qu'on donne...

Cette simple boutade sembla la désarçonner. La main toujours tendue, elle me dévisageait avec un étonnement croissant.

— Claude ?

Le cœur me fit trois tours. Elle me scrutait maintenant avec intensité, ébahie, cherchant dans les rues et les vallons de mon visage celui qu'elle avait cru reconnaître.

— Non, moi, c'est Maurice, lui mentis-je.

Un peu honteuse de sa méprise, elle s'est retournée et a traversé la rue, la petite à ses côtés. J'ai pris son argent, en fin de compte (elle avait insisté).

Aujourd'hui encore, je me demande ce qui m'accable le plus : la mélancolie et la pitié que j'ai lues dans ses yeux, lorsqu'elle m'a reconnu, ou ma propre incapacité à trouver sur ses traits quelque repère, une trace de ma vie envolée.

Je me demande aussi ce qui serait arrivé, si je lui avais répondu : « Oui ! c'est bien moi, Claude ! » Peut-être aurais-je pu me lever, leur emboîter le pas, chercher à prendre cet embranchement qui m'aurait sans doute permis de recouvrer un peu de mon passé, voire un peu d'aise.

Au lieu de quoi je suis resté dans la rue, continuant à creuser mon carrefour giratoire. J'avais fait mon choix.

